L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 13 OCTOBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARBY
No 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 13 OCTOBRE.

LA VILLE.

Malgré le retour imprévu des chaleurs il est évident que l'été a pris définitivement congé de la cité qu'il plonge annuellement dans la torpeur et qu'il cède la place à l'automne dont l'inauguration officielle a déjà eu lieu. La Nouvelle-Orléans renaît à la vie et reprend peu à peu son animation des beaux jours. Les bateaux à vapeur et les chemins de fer ajoutent incessamment à sa population. On revient de toutes parts à la ville que l'on avait désertée et on retrouve avec plaisir les fidèles amis que l'on y avait laissés.

Il y a à la Nouvelle-Orléans une population permanente qui n'abandonne jamais la métropole du Sud; elle y passe l'été et ne s'en trouve pas trop mal. Elle y jouit d'un bien-être que les touristes aventureux demandent en vain aux lieux où ils vont annuellement dresser leurs tentes. Il y a cependant un charme réel à cette vie de bivouac que l'on mène sur les bords des lacs louisianais ou mississipiens, et nous comprenons parfaitement qu'on se l'impose pendant quelques semaines ou quelques mois, ne fût-ce que pour mieux apprécier au retour le comfort de l'intérieur, du *home* pour nous servir d'un mot anglais intraduisible.

Les fidèles dont il s'agit plus haut restent à la Nouvelle-Orléans, traversent les épidémies les plus meurtrières, subissent tour à tour le froid et le chaud sans éprouver le moindre désir de changement ou sans se livrer à la frénésie de la villégiature. Ils foulent le pavé Orléanais sous les brûlants rayons de juillet et d'août et ne songent point à murmurer contre le morne aspect de la cité. Quelques-uns, il est vrai, ne pourraient pas s'absenter s'ils le voulaient. Ils sont rivés aux trottoirs de la ville par une chaîne dont la pesanteur varie selon les professions. Mais d'autres, plus favorisés sous le rapport de la fortune, refusent de s'éloigner de leurs pénates.

L'état sanitaire de la Nouvelle-Orléans continue à s'améliorer et la fièvre que l'on s'obstine à qualifier de jaune bien qu'elle ne communique pas toujours cette nuance à ceux qu'elle frappe, s'en va à tire-d'ailes bien loin de nos climats. Quand donc se décidera-t-elle à nous dire un éternel adieu?

Après quelques jours sombres et neigeux le ciel a retrouvé sa sérénité et l'atmosphère a cette transparence que lui communiquent les premières fraîcheurs de l'automne. Cette saison est la plus belle et la plus agréable dans nos latitudes méridionales. A l'encontre des froides régions, c'est l'été qui nous énerve et nous abat, qui rend le travail impossible et nous force de rester enfermés. Les chaleurs de la canicule sont si accablantes que le moindre mouvement est une souffrance réelle. Pour éviter la fatigue et l'épuisement, il faut presque se condamner à l'immobilité. Aussi les beaux jours de l'automne sont-ils salués avec enthousiasme. Ils ne présagent pas un hiver rigoureux, mais une saison benigne et pleine de charmes. Les frimats sont inconnus dans le Sud. Le froid tempéré par la bienfaisante chaleur du soleil est une jouissance de plus. On se sent vivre et on est mieux disposé, par le contraire, à bien goûter ce plaisir si vif de l'équilibre dans les facultés physiques qui n'est après tout qu'une légitime compensation aux tortures de l'été.

Préparons-nous donc à la belle saison. La villégiature est terminée et les bains si animés naguères redeviennent déserts. Ces hôtels d'outre-lac ont perdu presque tous leurs pensionnaires. L'émigration qui s'était portée de la Nlle-Orléans à Mandeville, à la Baie St Louis, à la Passe Christian, à Biloxi, à Pascagoula, aux îles du golfe, aux habitations riveraines du Mississipi, coule dans le même lit, mais dans un sens opposé. Le flot qui s'était éloigné de la ville y revient aujourd'hui. Après le flux le flux. La sévère jeune s'inspire que peu d'inquiétudes aux personnes non acclimatées qui reviennent, par comme nous le disions plus haut, elle s'éteint graduellement et ne peut pas tarder à disparaître entièrement.

Les affaires reprennent sur toute la ligne. Il règne déjà beaucoup d'activité sur le marché et les symptômes du moment font prévoir une saison extrêmement remplie. Il faut bien travailler au hiver pour toute l'année. De reste, l'avenir s'annonce sous les plus heureux auspices. Les récoltes sont abondantes et les prix du marché promettent aux planteurs la récompense de leur pénible labeur.

ELECTIONS DE LA PENNSYLVANIE.

La Pennsylvanie continue l'œuvre commencée par le Maine. Ces deux Etats ont condamné d'une manière éclatante la vacillante et pusillanime administration de M. Pierce en rompant avec elle et en donnant une majorité à ses adversaires. Les élections qui viennent d'avoir lieu en Pennsylvanie sont le coup de grâce du gouvernement: il ne s'en relèvera certainement pas.

M. Pierce ne s'attendait probablement pas à une pareille défaite. Il devait espérer que la Pennsylvanie, cette clé de voûte de locofocoïsme, lui resterait au moins fidèle. C'est la première fois, en effet, depuis vingt-cinq ans, que cet Etat, dans une année où l'on ne se prépare pas aux élections présidentielles, se détache de l'administration.

L'abolitionisme est complètement étranger à ce résultat. La Pennsylvanie est de tous les Etats du Nord celui qui compte le moins d'abolitionistes. Nous comprenons que dans l'Ohio l'intervention des free-soilers puisse affecter le résultat d'une lutte électorale, mais il n'en est pas de même dans le *Keystone State*. A l'exception du district de Wilmot et de quelques comtés de l'ouest, où il se trouve un assez grand nombre de free-soilers, ces derniers ne donnent qu'un vote peu considérable. Ce vote ne s'est pas élevé, en 1852, au tiers de celui de New-York, et aux dernières élections, si ce même vote eut été donné à Pollock il n'aurait pu réduire de moitié la majorité acquise ordinairement aux démocrates. Nous pensons bien que le bill de Nebraska a soulevé les free-soilers contre l'administration et que leur hostilité s'est traduite le jour de l'élection en bulletins hostiles aux candidats démocrates; mais il y a en Pennsylvanie des milliers d'électeurs qui sont opposés à la loi présentée par M. Douglass, et qui n'appartiennent pas pour cela à la secte méprisable des abolitionistes.

Les Know-Nothings, dira-t-on, ont prêté leur appui au candidat whig. C'est possible, nous sommes mêmes portés à croire que l'ordre mystérieux a fait dans cette circonstance cause commune avec nos amis politiques; mais les journaux démocrates ne nous disent-ils pas tous les jours que hors de Philadelphie les Know-Nothings sont sans force? Mais c'est précisément dans les districts ruraux que la défaite du locofocoïsme a été la plus complète. Il est évident que beaucoup d'anciens démocrates ont voté pour les candidats whigs.

L'administration qui a remplacé celle de M. Fillmore est tombée dans un tel degré d'abaissement, elle est si dépourvue d'énergie, d'intelligence et de dignité, elle comprend si peu et pratique si mal le gouvernement populaire, elle a commis de si lourdes bévues, elle s'est égarée dans tant d'impasses, que les démocrates eux-mêmes, malgré toute l'indulgence que leur commande l'intérêt de leur parti, en sont fatigués et aspirent à un nouvel ordre de choses quel qu'il soit. Ils rougissent de l'attitude équivoque du président et de ses conseillers et appellent de leurs vœux une autre politique et des attributions plus dignes. La Pennsylvanie vient de traduire éloquemment la pensée publique. Or, lorsqu'un pareil Etat retire son appui à la politique du gouvernement, celui-ci est perdu.

LES PASSAGERS DE L'ARCTIC.

Toutes sortes de rumeurs circulaient hier au sujet des passagers de l'*Arctic*, victimes de la catastrophe du 23 septembre. Une dépêche transmise à un de nos confrères contient la liste des passagers de malheureux steamer, mais cette liste est évidemment incomplète, car nous n'y voyons figurer qu'environ deux cents noms, et, d'après nos calculs, l'*Arctic* devait avoir près de trois cents passagers. Quoiqu'il en soit, voici la liste:

Dupassem et un ami, E. Barch, F. Henry, P. Durant sa femme et un enfant, T. C. Jones, J. G. Smith, Mlle Jane Moxton, Mlle Smith, W. W. Brown et sa femme, Mlle Brown, Babcock et sa femme, Babcock Jr., C. T. Mitchell, doc. Mayer, J. B. Cooke, A. Bauch, E. Sanford, C. Ward, M. Millaulle, G. F. Pearson, G. F. Allen et sa femme, M. Brown et sa famille, S. P. Williams et sa femme, M. Delarat, G. C. McCracken, M. Morris, M. Nort, A. Benedict et sa femme, C. Fabbricot, J. B. Hogg, M. Waterman, Mlle Major, une amie et un enfant, D. Gammat et sa famille (le duc de Gramont sans doute), M. Major et un ami, Mlle Breu, M. Ravenscroft, S. M. Woodruff, W. J. Hennesy, W. Gilmore, J. Young, W. Adams, Brady, Dusane et sa fille, Mlle Revell, M. Robinson, H. H. Rosn, H. Reed, C. Springer, M. Eggers, E. Goyatt et sa famille, Hurst et sa famille, Morsett et sa femme, M. Hiede et un ami, M. Wallace, W. Peskins et sa femme, W. V. Rathbone, Guinetis et sa famille, M. Barnes, W. Day et sa famille, F. Thompson, Mme Stone et sa famille, M. Scherbier, H. Thomas, J. Lindsey, Mlle Munsley, C. B. Johnson, C. Petrie et sa femme, S. D. Noakes, T. Catchwood; O. Pie, J. Burrill, K. Collier, M. Woodruff et sa femme, M. Collins, Huger et un ami, M. Holles, M. Niven, J. Smith, E. A. Collier et sa fille, H. Jenkins et sa femme, M. Schmidt, M. Wring capt., D. Pratt et sa femme, D. Steward, Mlle Drew, J. Mathrock, Mme Petrie, S. Madison, C. St. John, H. Moore, M. McGlynn, James Smith, Mlle Jones, Mlle A. Coates, J. Mithead, W. Barber, P. T. Gowe, T. Robens, J. Thompson, Mme Bryan, T. Ladoman, Mme Mary Hussee et son enfant, Mlle Ford, Sheldon, Pratt, John Fryer, Sherborn, Théodore, S. Coner, Winterbarne, Gouliau, Mlle Maya, H. Arbuckle, W. Coop, David Canon Jr., M. Ferguson, Lenevre et sa famille, M. Holtevurn, E. Gardner, Mlle A. Lewis, T. Newman, M. Duguie, D. Madder, Mitchell et un ami, James Smith, Mme Bridge et une amie, Beuford et sa ...

ami, G. Brown, M. Meyer, M. Cook, H. Christies et un ami, G. Doode, Pascoe et quatre amis, Webery et des amis, M. Meyer, M. Green et sa femme, W. Nicolas, M. Prest et des amis, Mme Roper, Mme Edgecombe et son fils, M. Frank, F. Kiane, M. Calman, P. Bush et son enfant, M. Patterson, L. Craig, Mme Benjamin, Mme Child et sa fille.

Plusieurs noms sont évidemment défigurés dans la dépêche: au lieu de DUPASSEM il faut lire probablement DUPASSEN, courtier de coton à la Nlle-Orléans. MILLAULE est mis peut-être pour MINVIELLE. Au lieu de Mlle Munsley il faut lire, nous le craignons, Mlle MANSUY. Ces noms sont tous de la Nlle-Orléans il est à craindre qu'il n'y ait ou d'autres victimes appartenant à notre ville. Aussi l'inquiétude est-elle générale et attend-on avec la plus vive impatience une liste complète et exacte des passagers ainsi que des nouvelles des chaloupes qui se sont éloignées de l'*Arctic* au moment où ce navire coulait.

Un paragraphe annonçant la présence de M. DAVIS, ancien directeur du théâtre d'Orléans, à bord de l'*Arctic*, s'est glissé par erreur dans une dépêche du *Picayune*. Le nom de notre excellent compatriote ne figure pas dans la liste publiée plus haut, et d'ailleurs M. Davis, qui a dû se trouver au Havre le 15 septembre pour assister à l'embarquement des artistes de notre théâtre lyrique, devait immédiatement après aller passer deux mois à la campagne. Il s'est provisoirement fixé à Paris qu'il ne quittera pas avant dix-huit mois. Que ses amis se rassurent donc.

MM. BINOCHE et DUCOURNEAU ainsi que Mlle OLYMPE, n'étaient pas à bord de l'*Arctic*, comme l'annonçait hier matin le *Picayune*. M. Binoche assistait aux vendanges de Bourgogne lors du départ du steamer américain; M. Ducourneau a écrit qu'il devait prendre le steamer du 7 octobre, et Mlle Olympe, dans sa dernière lettre, annonçait une intention semblable. M. North, de la maison North, Brothers & Co, était malheureusement à bord.

On verra parmi les noms des passagers, celui de Mlle REVEIL, première dame de magasin de la maison de modes de Mme FEYER, rue de Chartres. Comme un certain nombre de passagers se sont jetés dans les premières chaloupes, il se peut que Mlle Reveil y ait trouvé place.

Cependant ce n'est guère probable, car dans des moments aussi terribles, les femmes livrées à leur propre faiblesse, périssent presque invariablement. Le dévouement au milieu des suprêmes catastrophes est l'exception: l'égoïsme étouffe tous les autres sentiments: un seul subsiste dans les cœurs, celui de la conservation, et comme il est porté jusqu'à l'exaltation, il rend chacun indifférent au sort de ceux qui l'entourent et que la mort menace également.

P. S.—La liste qui précède a été envoyée de Mobile à la Nlle-Orléans, mais comme le télégraphe a évidemment défiguré bon nombre de noms, nous publierons ce matin même une liste COMPLÈTE et EXACTE, d'après les journaux de New York. Nous l'afficherons immédiatement dans nos bureaux afin que le monde puisse en prendre connaissance et nous en tiendrons quelques exemplaires à la disposition de nos abonnés.

NOUVELLES DE LA CALIFORNIE.

Arrivée de l'Empire City.

Le steamer *Empire City*, parti de New York le 3 de ce mois, est arrivé à la Havane le 9, et ayant pris la malle de la Californie, apportée par le *Falcon*, est reparti le même jour pour la Nouvelle-Orléans, où il est entré hier.

Le *Crescent City* est parti de la Havane pour New-York le 9 du courant. Le *Falcon* devait quitter le port le lendemain pour Aspinwall.

Nos journaux de San Francisco vont jusqu'au 16 septembre. Les élections qui ont eu lieu en Californie le 7 du mois dernier, ont causé une vive agitation dans toutes les classes de la population. Les *Know Nothings*, comme on le verra plus bas, y ont joué un rôle important. Pour le Congrès, les candidats démocrates ont triomphé, mais à des majorités réduites. Voici le compte-rendu de la journée électorale à San Francisco, tel que nous le trouvons dans les colonnes de l'*Echo du Pacifique*:

ELECTIONS.

«L'élection d'hier a été généralement beaucoup plus calme qu'on ne s'y attendait; on attribue, au parti du moins, cet état de choses à l'influence des *Know Nothings*, qui avaient réuni autour de chaque *poll* un nombre assez considérable de leurs membres pour tenir en échec les bandes de meneurs qui, jusqu'à ce jour, avaient exercé sur les élections un droit de contrôle déplorable, et qui, par leurs menaces et leurs violences, écartaient les citoyens paisibles. La majorité des électeurs semblait de son côté disposée à agir avec vigueur et à faire respecter ses droits. L'intérêt qui s'attachait à ces élections, la multiplicité des partis en présence, avaient appelé au scrutin tous les votans qui, dès le matin, commencèrent à se grouper autour des bureaux où siégeaient les juges et les commissaires d'élection. Des voitures couvertes de placards allaient et venaient chargées d'électeurs. Des cavaliers galopaient d'un quartier à l'autre, interrogeant, questionnant et cherchant à connaître par anticipation le résultat des élections. Les candidats, entourés de leurs amis et de leurs adhérents, distribuaient la louange aux uns, le blâme aux autres, l'argent à tous. Les *bars* se remplissaient et se vidaient; les apostrophes, les cris, les applaudissements se croisaient de tous côtés et donnaient à cette scène un aspect d'animation et de confusion difficile à dépeindre.

L'action mystérieuse des *Know Nothings* se faisait partout sentir dans le sixième *ward*, un individu quelque peu ému par des libations réitérées brandissait son pistolet au milieu de la foule. En un instant il fut entouré par un groupe assez compact et expulsé de suite; dans le cinquième ward, un fait analogue se produisit et le malencontreux électeur fut obligé de se retirer au plus vite.

Les élections, commencées à huit heures, continuèrent paisiblement jusque dans l'après-midi où quelques rixes éclatèrent. Plus on approchait du moment où le scrutin devait fermer, plus l'agitation devenait intense et les *Know-Nothings* et leurs adversaires avaient à peine maintenir la tranquillité. Dans le cinquième ward, on tenta sur les boîtes un assaut désespéré, mais heureusement sans résultat. Dans le sixième, il en fut de même, et sans l'intervention de quelques électeurs indignés qui doute que les boîtes n'eussent été brisées; dans le même ward, les Know Nothings avaient trouvé moyen de faire nommer policemen quelques-uns de leurs membres qui intervenaient d'une manière un peu trop active dans les élections. M. Garrison protesta contre cette conduite, et l'un des officiers en question commença à insulter le maire qui lui ordonnait de se retirer. Il fut immédiatement arrêté; la confusion était à son comble; le cri de ralliement des Know Nothings fut poussé par eux, et des rues environnantes plus de 250 individus accoururent se ranger de leur côté; leur nombre intimida sans nul doute leurs adversaires qui refusèrent d'engager une lutte générale. Peu d'instants après, le bruit se répandit qu'un nommé Malligan venait de réunir 200 Irlandais dans le second ward et qu'il marchait à leur tête contre les Know Nothings. Broderick, qui rencontra cette bande dans la rue Kearny, essaya de la pacifier et y réussit partiellement; plusieurs individus furent arrêtés par la police, et, par miracle, l'on parvint à empêcher l'effusion du sang.

Dans le premier ward, le bruit courut également vers le soir qu'une bande s'avançait pour détruire les boîtes; dix à douze coups de revolver furent échangés de part et d'autre et quelques individus blessés, mais légèrement; dans ce ward on attribue 200 voix de majorité au candidat des Know Nothings, M. Webb. Dans les troisième et quatrième wards, l'ordre s'est maintenu jusqu'à la fin de la journée. Dans le cinquième ward, quelques revolvers furent mis en avant comme moyen d'intimidation, mais on ne tira pas et la journée se passa avec calme. On ignore à qui appartient la majorité dans les sixième et septième wards. Le huitième donne, dit-on, la majorité aux Know Nothings.

Le dépouillement des votes connus dans la soirée donne une majorité de 600 voix en faveur de M. Webb.

M. Webb, élu maire de San Francisco, a déjà été maire de Salem, Etat de Massachussetts, et habite depuis plusieurs années San Francisco où il exerce la profession d'homme de loi.

L'*Evening News* raconte que certains candidats désespérant d'une majorité légale se sont avisés de prendre des Chinois qu'ils ont habillés de leur mieux et qu'ils ont voulu présenter au scrutin comme des Mexicains ou des Californiens naturalisés; la fourbe aurait, dit ce journal, été découverte par l'impossibilité où ces malheureux se sont vus de répondre aux questions des inspecteurs.

NOUVELLES DIVERSES.

—Le clipper *Hurricane*, capitaine Very, est arrivé à San Francisco le 5 septembre, venant de New York, après une magnifique traversée de 99 jours et 12 heures.

—Le capitaine Jansen, commandant le navire hambourgeois *Nova Zembla*, arrivé de Hong-Kong, raconte qu'à peu de distance des Farallones il a été hélé par les deux corvettes de guerre l'*Artémise* et l'*Amphitrite*, et que, sans attendre sa réponse, un coup de canon à poudre a été tiré, puis deux autres à boulet. Enfin un canot commandé par un officier s'est approché du bord et l'officier s'est rendu auprès du capitaine pour examiner ses papiers et constater à quelle nation le navire appartenait. Le capitaine se plaint de ce procédé et soutient que les corvettes auraient pu, à première vue, distinguer sa nationalité.

—Le navire hollandais *Oud Nederland* est arrivé dernièrement de Hong-Kong, à San Francisco, avec plus de 600 passagers chinois. Ce navire a mis *cent onze jours* pour faire cette traversée, et a perdu plus de 30 passagers en route. Les journaux des îles Sandwich annoncent qu'un navire anglais, le *Coronation*, venant de Chine, a dû relâcher à Monolulu pour se ravitailler; à bord de ce dernier, la mortalité a été également considérable.

—Dernièrement, les Chinois de Sacramento, réunis au nombre de cinq à six cents, au coin des rues Cinquième et Sixième, divisés en Cantoniens et Hong Kongistes, se sont livré bataille devant les Américains, amusés de toutes parts pour jouir d'un aussi singulier spectacle. On se battait corps à corps, à la lance, au couteau, au bâton, etc. La police a fini par intervenir entre ces Achilles du royaume des fleurs; les principaux meneurs ont été arrêtés. Plusieurs d'entre ces derniers sont mortellement blessés.

—Le *Los Angeles Star* fait un tableau peu édifiant de la tranquillité de la ville: il paraît que toutes les nuits des coups de pistolet sont échangés dans les rues, et grand danger des passants, et que des querelles et des luttes à main armée se renouvellent fréquemment. Les affaires sont très calmes dans le Sud et l'argent peu abondant; le commerce des bestiaux est languissant, et les éleveurs comme les fermiers sont très gênés en ce moment. L'émigration par terre continue, mais les nouveaux arrivés ont tous à se plaindre des attaques des Indiens, qui leur enlèvent leurs troupeaux et, sur plusieurs points, ont menacé les voyageurs.

On lit dans le *Crescent City Herald*:

Il y a 18 mois, il n'y avait pas une seule hutte sur l'emplacement occupé aujourd'hui par notre ville. Maintenant nous avons d'élégantes maisons qui s'étendent sur une longueur d'un demi-mille; toutes sont solidement construites, plusieurs sont en briques et présentent sur le bord de l'eau un aspect imposant. Dans les rues de traverse, comme Second et Third, où, il y a un an, le bois était tellement touffu qu'un écureuil pouvait à peine y pénétrer, on voit des lots bien enclos et sur lesquels on peut déjà construire; sur quelques uns, s'élèvent de jolies maisons en bois et en briques qui viennent occuper des familles dont la présence contribue beaucoup au développement de notre ville. Nous avons une église qui sera terminée sous peu et dont la dépense a été volontairement supportée par notre population, preuve évidente d'un grand progrès moral. Tels sont les changements d'une année; dans une autre, ils seront plus grands encore. La prospérité de notre ville est le résultat de notre heureuse position géographique.

Les mines de charbon du comté de Klamath sont décidément très productives; les travaux ont, jusqu'à ce jour, confirmé les espérances des propriétaires, qui vont dans un délai rapproché, commencer l'exploitation sur une grande échelle.

Le *Humboldt Times* insiste sur la nécessité d'une communication régulière avec San Francisco, et appelle l'attention des capitalistes sur cette mesure qui doit, dit-il, produire de bons résultats.

Oregon.

Nous recevons par la voie de San Francisco des nouvelles de l'Oregon jusqu'au 10 septembre. Sous ce titre: MASSACRE DES EMIGRANS PAR LES INDIENS, nous lisons dans le *Democratic Standard*:

Nous recevons par Stewart's Express les nouvelles suivantes: Le 25 août au lever du jour, un convoi d'émigrants de quatre wagons passait à quinze milles de Fort Boisé quand il fut attaqué par une force d'environ soixante Indiens.

Les hommes surpris ne purent, bien qu'armés, opposer qu'une faible résistance, et tous, au nombre de huit, furent tués; un enfant fut blessé et laissé pour mort. Les Indiens s'emparèrent des femmes au nombre de quatre, ainsi que des enfans, et se retirèrent emmenant les wagons et les animaux; après leur départ le blessé revint de son étourdissement. John F. Noble, voyageur bien connu dans l'Orégon, conduisait un convoi à quelque distance en arrière du précédent, et en arrivant sur le lieu du carnage il trouva l'enfant; il se dirigea de suite sur Himmerson Camp, à quinze milles environ du fort, et de là un express fut expédié avec demande de troupes à M. Thompson, agent surveillant des Indiens. Le major Haller partit hier avec une force d'environ trente hommes pour se transporter sur les lieux; une compagnie de milice volontaire accompagne les troupes régulières. On expédiera demain une compagnie d'artillerie forte d'environ soixante-dix hommes.

PANAMA.

Nos dernières dates de Panama sont du 1er courant. Le chemin de fer de l'isthme est presque terminé: il ne reste à poser les rails que sur une étendue de sept milles.

HAVANE.

L'*Empire City* nous a apportées journaux de la Havane jusqu'au 8 courant. Leurs colonnes sont envahies par les décrets du capitaine-général, qui fait preuve d'une grande activité dans l'exercice de ses importantes fonctions.

La loterie royale a été tirée le 7. Voici les numéros qui ont gagné les principales primes: No 15,112, $60,000; 13,642, $20,000; 7,513, $16,000; 29,674, $8,000; 894, 21,225 et 25,460, $2,000 chacun; 1,081, 7,121, 12,698, 12,706, 14,781, 16,103, 16,573, 28,017, 28,586, $1000 chacun.

CHRONIQUE LOCALE.

Premier District.

AFFAIRE DE MEURTRE—L'interrogatoire du Michael F. Nugent, accusé de meurtre de P. C. Smith, a eu lieu devant le recorder Summers.

Le procès-verbal du coroner est introduit. Cette pièce constate que le défunt a été tué par une balle de pistolet reçue à la tête et qu'on a trouvé sur lui un pistolet à six coups.

M. JONES, chef de la police. Le témoin déclare que le défunt était membre de la police du Premier District.

Le Dr SCHUPPERT décrit la blessure. La balle a traversé la cervelle et causé une mort instantanée. Des morceaux de cervelle tachaient les vêtements du défunt.

JAMES JOHNSON, employé au relai (Horse station), de la rue Magazine. Quelques instants avant que le meurtre fût commis, je me trouvais à l'écurie. Smith m'appela et me pria d'aller dans une des chambres de l'étage supérieur pour voir un malade. L'escalier conduisait de la maison de Nugent. Je passai le long du corridor, lorsque Mme Nugent sortit à la fenêtre et me dit: "Pour Dieu, James, faites sortir Watt Burke de la maison." Je répondis que je le ferais. En ce moment, j'aperçus Burke s'approchant du corridor, suivi de Nugent. J'entendis ce dernier lui ordonner de se retirer. Nugent tenait un pistolet à la main; Burke n'était pas armé. Quand il fut arrivé au pied de l'escalier, l'accusé dit à Burke "Si vous avez du linge ici, emportez-le." Je me rendis ensuite auprès du malade et peu après entendis la détonation d'un pistolet. En arrivant au pied de l'escalier, je vis le défunt étendu dans le corridor et Nugent penché sur lui. Celui-ci murmura: "Il est mort; j'ai tiré sur lui et j'aurai soin de lui." Le défunt et moi demeurions chez l'accusé.

WALTER BURKE—Dans l'après midi du jour où Smith fut tué, je causais avec lui, avant le souper. Il dit que le prix de sa pension ayant été augmenté, il ne prendrait plus son repas chez les Nugent. Après le souper, je me rendis au cabaret de Henderson et je me mis à jouer aux cartes avec Nugent dans le but de gagner une partie. Smith était allé avec de Nugent et il me fit des reproches qui s'était entre lui et le défunt. Je lui répondis que Smith lui laissa quitter tranquille et l'engageai à ne rien entreprendre avec sa femme. "Il est trop tard; Smith s'était flatté publiquement d'être le père de mon enfant." L'accusé alla ensuite auprès du défunt et en parla. Ce qu'il manquait de vertu. Peu après, j'ai entendu ce qui était avec sa femme; j'étais alors au lit. Craignant que l'accusé ne se portât à quelque extrémité, je me levai et m'habillai. Mme Nugent parut, cependant je réfugier dans une antichambre. Je m'aperçus de Nugent et armé d'un révolver. L'accusé me dit ce la maison des alentours, en tirant un pistolet qui l'avait fait mal et il je ne sortais pas de l'appartement. Mme Reddy vint en ce moment; elle me poussa dehors et Nugent me suivit, en disant qu'il me tuerait avant qu'il fût le défunt, afin que il ne permettrait pas qu'un véritable écrire de ce même instant, quand je sortis du corridor. J'y passai le premier alors que Smith; j'ai pas vu tirer le coup de pistolet. Smith s'approcha de Nugent et lui adressa une injure grossière. "Que venez-vous chercher ici? de dire de moi à votre femme?" s'il y avait un ami, répondit-il, et l'accusé, on lui tira le coup. Vous tirerez sur moi! demanda Smith... Nugent. Smith parla ensuite de briser les dents de l'accusé et il en même temps se jeta sur lui. Nugent ordonna de nouveau au défunt de se retirer et, en prononçant ces paroles, fit feu. Smith s'affaissa sur le trottoir et expira presque instantanément.

Contre-Examen—Je ne sache pas que la femme de Nugent ait eu des rapports avec le défunt. J'ai entendu Smith dire un jour à Mme Nugent que s'il voulait, dès le même voulant j'aurais trois fois, son choix s'était fixé sur lui. Je n'ai jamais perçu que ce qui s'y passait avait délité de l'accusé. Smith avait la réputation d'être querelleur. Nugent et l'accusé se parlaient, à bras le corps avant que le coup de pistolet fût tiré, mais ils ne se frappèrent pas.

La suite de l'interrogatoire est renvoyée à mardi prochain.

A LA MAISON DE TRAVAIL—Caroline Miller passera deux mois à la maison de travail, parce qu'elle mène une vie déréglée et n'a pas de moyens d'existence.

ARRÊTÉ—Jeremiah Sullivan, ferblantier, dont l'établissement est situé au No 111, rue Poydras, a été condamné hier à une amende de $10 pour avoir menacé le commissaire des rues et l'avoir empêché de remplir son devoir. L'officier avait ordonné à Sullivan d'enlever les articles qui encombraient le trottoir en face de son magasin.

Deuxième District.

INSULTES—Alexis DeBreuil se plaint d'avoir été insulté par Mme Reguette, dans la rue Royale et d'avoir été frappé par le mari de cette dame. M. De Bruel déclare qu'il n'a offert aucune provocation aux accusés.

INTRUS—Jacques Chavoribayre, qui demeure rue Villeré No 266, dit que MM. Vermeille et Marchand ont essayé, mercredi soir, d'enfoncer sa porte, en prétextant qu'ils croyaient qu'il battait sa femme.

INCENDIE—Le feu s'est déclaré hier, à environ deux heures et demie du matin, dans la pharmacie de M. Gittschalk, au coin des rues Douane et Bienville. Les pompiers se sont promptement rendus sur les lieux et ont étouffé les flammes avant qu'elles eussent fait de grands dommages.

ACCIDENT—Un individu nommé Wm Purdon est tombé, mercredi après midi, dans la cale du navire *Evangeline* et s'est grièvement blessé. On l'a transporté à l'Hôpital de Charité.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE V—(Suite.)

Le jour même où il eut atteint sa cinquantième année, il fit venir un notaire, s'enferma avec lui dans son cabinet, dressa l'acte d'adoption; mais au moment où il prenait la plume pour le signer, la fatalité voulut que le marquis Emmanuel fut frappé d'une apoplexie foudroyante.

—Au moment où il prenait la plume pour signer, ou à celui où il posait la plume après avoir signé? demanda Salvator.

Cette fois, M. Jackal enleva ses lunettes tout-à-fait, et, regardant Salvator en face:

—Ma foi, monsieur Salvator, dit-il, si vous savez cela, vous en savez plus que moi et plus que tout le monde, car la question fut là.

L'acte était-il signé ou à signer?—*That is the question*,—comme dit Hamlet. Quant au marquis, il n'en put rien dire, lui: car, quoiqu'il ne mourut que trois jours après l'accident, il ne reprit pas connaissance.

—Voyons, monsieur Jackal, dit Salvator, franchement, face à face, en tête à tête, quel est votre avis, à vous?

—Mon avis est, répondit M. Jackal en quérant la question, que la famille fut peut-être un peu dure envers le pauvre M. Conrad.

—Un peu dure! bon, dit Salvator. Du moment où l'acte n'était point signé, où le notaire l'affirmait, du moins, quels égards devait-on à un bâtard?

—Il était de notoriété publique que ce bâtard était le fils du marquis Emmanuel, hasarda M. Jackal.

—Oui; seulement, si l'on reconnaissait cela, il fallait lui donner au moins le cinquième de la fortune à laquelle il avait droit, s'il avait été reconnu; et le cinquième de cette fortune, c'était quelque chose comme deux millions. Mieux valait tout nier, hériter du siège à la chambre des pairs, hériter du titre, hériter de la fortune, et chasser le bâtard. N'est-ce pas ce que l'on a fait, cher monsieur Jackal, et n'a-t-on pas chassé le bâtard?

—Lequel, du reste, sortit fort dignement, à ce qu'il paraît, laissant ses chevaux dans les écuries, ses billets de banque dans le secrétaire, et n'emportant,—les concierges, des vers... lui rendirent cette justice,—que deux mille francs qu'il crut bien à lui, les ayant gagnés la veille à l'écarté.

—Diable! fit Salvator, un jeune homme habitué à la dépense comme M. Conrad l'était, ne va pas loin avec deux mille francs.

—Eh bien, c'est là qui vous trompe, monsieur; auprès l'homme de police; nous avons l'œil sur ces fils de famille-là, surtout si ce sont des protecteurs de la société. Avec ses deux mille francs, il vécut près de quinze mois, essayant de tirer des gagnes honnêtes de gagner sa vie, comme maître de musique, comme maître de dessin, comme traducteur d'anglais et d'allemand, car il était fort instruit, le pauvre garçon! Mais rien ne lui réussit, il ne trouva d'emploi nulle part, et bien qu'il ne jouât, ne sortît plus il ne vit plus, et il paraît, voyant qu'il n'y avait, plus moyen de vivre sans se faire homme ...

noeur de filles ou escroc, il prit tout simplement la résolution d'en finir avec l'existence, acheta un pistolet chez Lepage, le pistolet a été reconnu par celui qui l'avait vendu, alla faire un dernier tour aux Tuileries, aux Champs Elysées et au bois, pour prendre congé de ses anciens camarades et de ses anciennes maîtresses, revint par la rue Saint-Honoré, entra dans l'église St-Roch, y fit sa prière, puis de là regagna la rue de Buffon, où il avait une modeste petite chambre.

—Et une fois dans cette modeste petite chambre, que fit-il? demanda Salvator.

—Ma foi, il fit ce que viennent de faire Colomban et Carmélite, il écrivit une longue lettre, non pas à des amis, il n'en avait pas, où de moins, depuis le jour où il avait été chassé par son oncle et ses cousins de l'hôtel de la rue du Bac, il n'en avait plus, mais au commissaire de police de son quartier. Là, il racontait tout ce qu'il avait souffert depuis quinze mois, la lutte qu'il avait soutenue, l'impossibilité où il était de la poursuivre plus longtemps et la nécessité où il était réduit de se brûler la cervelle pour rester honnête homme.

Après quoi, il se coucha, alluma sa bougie, lut quelques pages de la *Nouvelle Héloïse* sur le suicide et se brûla la cervelle.

—En vérité, mon cher monsieur Jackal, dit Salvator, vous êtes un véritable journal.

—Ah! par ma foi, dit l'homme de police, il n'y a pas grand mérite à moi de vous donner ces détails, les suicides rentrent dans ma spécialité, et c'est moi qui ai fait le procès-verbal du suicide de M. Conrad.

—Vraiment!

—Mon Dieu, oui.

—Alors, c'est à vous, cher monsieur Jackal, que le pauvre jeune homme doit les derniers soins qui lui ont été rendus, et la constatation de sa mort.

—La constatation ne fut pas difficile; le pistolet avait été déchargé à bout portant, la moitié du visage avait été enlevée, et ce qui en restait était brûlé; et la constatation fut faite plutôt par la lettre que par la reconnaissance d'une identité devenue impossible à cause de la mutilation du corps.

—Les Valgeneuse, je le présume, furent avertis de la catastrophe.

—Ce fut moi-même qui leur en portai la nouvelle, avec un double du procès-verbal.

—Laquelle nouvelle et lequel procès-verbal durent faire une profonde impression sur eux.

—Oui, mon cher monsieur, une profonde impression,—profondément agréable.

—Je comprends; l'existence de ce jeune homme les inquiétait.

—Aussi, me prièrent-ils de veiller jusqu'au bout aux derniers détails, me remettant une somme de cinq cents francs, de manière à ce que les choses se fissent d'une manière convenable.

—Oh! les nobles parens! fit Salvator.

—Me recommandant, en outre, de leur apporter le procès-verbal d'inhumation, comme je leur avais apporté le double du procès-verbal de suicide.

—Ce que vous fîtes, j'espère, monsieur Jackal?

—En conscience, je puis le dire. Je conduisis le corbillard au cimetière du Père-Lachaise, je fis descendre la bière devant moi dans un terrain acheté à perpétuité, je donnai l'ordre de mettre sur la tombe une pierre, avec ce simple nom: CONRAD, et j'allai dire à monsieur le marquis de Valgeneuse qu'il pouvait être tranquille jusqu'au jour de la résurrection éternelle, et qu'il ne reverrait probablement son neveu que dans la vallée de Josaphat.

—Si bien que sur cette croyance, dit Salvator, toute la famille dort sur les deux oreilles.

—Que voulez-vous qu'ils craignent?

—Eh! eh! on a vu des choses si extraordinaires.

—Que peut-il arriver?

—Cher monsieur Jackal, nous sommes au Bas-Meudon, auriez-vous la bonté de faire arrêter?

M. Jackal tira le cordon qui donnait au cocher le signal de faire halte.

Le cocher arrêta ses chevaux.

Salvator ouvrit la portière et descendit.

—Pardon, dit M. Jackal, vous ne m'avez pas répondu.

—A quoi? demanda Salvator.

—A cette question: Que peut-il arriver?

—A l'endroit de Conrad?

—Oui.

—Eh bien, cher monsieur Jackal, il peut arriver que Conrad ne soit pas mort, qu'il n'attende point, par conséquent, pour reparaître, le jour de la résurrection éternelle; et que M. le marquis de Valgeneuse le rencontre autre part que dans la vallée de Josaphat.

Adieu, cher monsieur Jackal.

Et Salvator, refermant la portière, laissa l'homme de police si étourdi, que ce fut lui qui fut obligé de dire:

—Cocher, rue de Jérusalem!

CHAPITRE VI.

LES CONFRÈRES ENNEMIS.

Pendant que M. Jackal, bourrant son nez de tabac pour tâcher d'éclaircir ses idées, et de comprendre quelque chose à l'énigme que lui avait jetée Salvator en s'éloignant, retournait au grand trot de ses chevaux vers Paris, Salvator allait retrouver Jean Robert à la maison mortuaire.

Il était juste au moment où, Carmélite commençant à recouvrer sa raison, ses trois amies, qui ne l'avaient pas quittée un instant, allaient entreprendre cette douloureuse tâche de lui annoncer la fatale nouvelle.

Dominique était parti depuis un quart d'heure pour Penhoël, emmenant avec lui le corps de Colomban.

Ludovic, après avoir laissé ses ordonnances rigoureuses, et promis de revenir le lendemain, partait pour la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Enfin, Jean Robert attendait Salvator, pour revenir avec lui à Paris.

Suivons celui de ces personnages auquel va pour le moment s'attacher le plus grand intérêt, c'est-à-dire Ludovic, nous reviendrons aux autres plus tard.

Ludovic, la tête un peu alourdie par le jour et la nuit qu'il venait de passer, avait décidé de revenir à pied à Paris.

Le trajet du Bas-Meudon à la rue Notre-Dame-des-Champs, en passant par Vanves, n'est qu'une promenade.

Ludovic revenait donc en se promenant, lorsqu'en traversant le village de Vanves, il aperçut, devant une maison où nous venons de conduire un de nos héros, une cinquantaine de personnes agenouillées; hommes, femmes et enfans, tous priant, les larmes aux yeux, qu'un miracle prolongeât la vie du bon, à l'honnête, au bienfaisant M. Gérard, auquel le curé du Bas-Meudon, de retour de son excursion à Bellevue, apportait le viatique.

A ce spectacle assez rare, Ludovic s'arrêta, et s'approcha du groupe qui lui paraissait le plus éploré.

—Qui pleurez-vous donc, mes amis? leur demanda-t-il.

—Hélas! répondit l'un d'eux, nous pleurons le père du pays.

Ludovic se rappela, en effet, qu'il était venu chercher l'abbé Dominique pour entendre la confession d'un mourant.

—Ah! oui, dit-il, vous pleurez monsieur Gérard.

—L'ami des malheureux, le bienfaiteur des pauvres.

—Est-ce qu'il est mort? demanda Ludovic.

—Non; mais à la suite d'une conférence que ce digne homme a eue avec un moine, il s'est senti tellement affaibli, qu'on a envoyé chercher le viatique, et qu'en ce moment monsieur le curé de Meudon lui administre les derniers sacrements.

—Hélas! dirent en chœur les paysans, en redoublant de gémissements et de sanglots.

Ludovic, sous son masque de scepticisme, était doué d'une sensibilité de femme; les larmes franches lui allaient droit au cœur, et attiraient invinciblement ses larmes.

—Quel âge a donc le malade? demanda-t-il.

—Pas cinquante ans, monsieur.

—Ah! dit un autre, ce n'est vraiment pas une miséricorde du bon Dieu que de nous le reprendre si jeune, tandis qu'il y a tant de méchantes gens qu'il laisse sur la terre.

—En effet, dit Ludovic, ce n'est pas un âge pour mourir, surtout quand on est regretté comme paraît l'être monsieur Gérard.

Puis, après avoir hésité un instant,

—Peut-on voir le malade? demanda-t-il.

—Est-ce que vous seriez médecin, par hasard? dirent d'une seule voix tous les assistans.

—Oui, répondit Ludovic.

—Médecin de Paris?

Ludovic sourit.

—Médecin de Paris.

—Oh! alors, entrez vite, mon cher monsieur, dit un vieux paysan.

—C'est le ciel qui vous envoie, dit une femme.

Et en même temps tous les paysans l'entourèrent; les uns le priant, les autres le poussant, de sorte qu'il se trouva presque porté dans la maison.

Outre les personnes agenouillées dans la rue, il y en avait dans le vestibule, dans l'escalier, dans l'antichambre, et jusque dans la chambre à coucher du mourant.

Mais à ce mot: «C'est un médecin de Paris! C'est un médecin de Paris!» chacun se rangea pour laisser passer Ludovic, qui se trouva ainsi poussé, pour ainsi dire, jusque dans la chambre.

Le mourant venait de communier, et la sous-entente lui était pour annoncer que l'œuvre sainte était accomplie.

Ludovic s'inclina comme les autres, si peu croyant qu'il fût, lorsque passa le prêtre, précédé du bedeau et de l'enfant de chœur et suivi des personnes étrangères, qui, dans une pieuse intention étaient venues mêler leurs prières à celles de l'église.

Puis, lorsqu'il releva la tête, il se trouva, lui troisième, dans la chambre du mourant.

Les deux autres personnes étaient: M. Gérard, qui, complètement anéanti, semblait agoniser sur son lit; et un homme d'une cinquantaine d'années, aux moustaches grises, portant à la boutonnière la croix de la légion d'honneur, et qui, appuyé au chevet, semblait suivre, avec un intérêt réel, les progrès presque visibles de la mort sur la physionomie du mourant.

Les deux hommes en se trouvant en face l'un de l'autre, commencèrent par se regarder, pour savoir, probablement, à qui ils avaient affaire; puis, comme cet examen ne leur avait absolument rien appris, Ludovic, qui était le plus jeune, s'avança le premier, et avec la courtoisie d'un jeune homme en face d'un homme qui a le double de son âge:

—Monsieur, dit-il, est le frère du malade?

L'homme aux moustaches grises regarda un instant Ludovic, pour tâcher de savoir à qui il parlait; mais, comme sans doute cette inspection ne le conduisait à rien.

—Non monsieur, dit-il, je suis son médecin.

—Moi, monsieur, dit Ludovic en s'inclinant, j'ai l'honneur d'être votre confrère.

L'homme aux moustaches grises fronça légèrement le sourcil.

—Autant, dit-il, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans peut être le confrère d'un homme qui a passé dix ans de sa vie sur les champs de bataille, et quinze ans au chevet des malades.

—Pardon, monsieur, dit Ludovic, mais je voulais que j'ai l'honneur de parler à monsieur Pilloy.

Le médecin se redressa.

—Qui vous a dit mon nom, monsieur? demanda-t-il.

—Je l'ai appris d'une manière bien simple, et cependant d'une façon plus grande encore, monsieur, dit Ludovic, le blessé ... ici ... le ... au lit ... mon ... Pilloy ... envoyé chercher vous, ... vous, à 6 réputation que vous êtes près de M. Gérard.

—Et vous aviez ... demanda le chirurgien ... au moment où ... de ... par la ... de ... l'hôpital?

—... monsieur, répondit ..., ... là, peut-être les ...

—Et alors, dit M Pilloy, vous trouvant sur les lieux, et sachant qu'il y avait un malade dans cette maison, vous êtes entré.

—Je ne me serais point permis une pareille inconvenance, monsieur, dit Ludovic, sachant que vous étiez près de monsieur Gérard, si les braves gens qui pleurent à la porte ne m'y avaient en quelque sorte forcé. L'extrême douleur est crédule, vous le savez, monsieur, pardonnez-leur; et, quand vous leur aurez pardonné, pardonnez-moi à mon tour.

—Malgré moi, je n'ai rien à pardonner ni à eux, ni à vous, monsieur; vous êtes le bien-venu, et, comme ... deux conseils valent mieux qu'un; malheureusement, ici, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que tous les conseils du monde n'y feraient rien.

Puis, plus bas encore,

—C'est un homme perdu! ajouta le chirurgien militaire.

Si bas qu'il eût parlé, le malade entendit ce que disait le bon M. Pilloy, et poussa un gémissement.

—Chut! dit Ludovic.

—Pourquoi chut? demanda le chirurgien.

—Parce que l'ouïe est le dernier sens qui survit en nous, et que le malade vous a entendu.

M. Pilloy secoua la tête en homme qui doute.

—Alors, demanda Ludovic, si bas qu'à peine M. Pilloy l'entendit, alors, il n'y a plus d'espoir.

—C'est-à-dire, répondit le chirurgien, que dans deux heures il sera mort.

Ludovic posa la main sur le bras de M. Pilloy, en lui montrant le malade qui s'agitait dans son lit.

M. Pilloy fit un signe de tête qui signifiait:

—Oh! il a beau se remuer, il faudra qu'il y passe tout de même.

Puis, traduisant sa pantomime par la parole:

—Ce matin, continua-t-il, j'avais encore l'espérance de le conserver quarante-huit heures; mais je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a fourré dans la tête de se confesser, ce qui était bien inutile, attendu que je le connais depuis qu'il habite Vanves, et que c'est un homme d'une vertu irréprochable. Il est resté trois heures enfermé avec je ne sais quel moine, et tenez, voilà l'état dans lequel le saint homme me l'a rendu. Ah! les prêtres, les moines, les calotins, les jésuites, murmura le vieux soldat; et quand on pense que c'est l'empereur, qui a fait de si bonnes choses, qui nous a rendu tout cela!

—Et quelle est la maladie dont il est atteint? demanda Ludovic.

—Eh! la maladie habituelle, pardieu! répondit M. Pilloy en haussant les épaules, comme s'il n'existait au monde qu'une espèce de maladie.

A ce mot, *la maladie habituelle*, Ludovic sourit; il venait de reconnaître un élève de Broussais, appliquant inintelligemment les leçons du grand maître.

Puis, pensant que l'existence d'un homme,—que Dieu donne pour un si court espace, et reprend pour l'éternité,—est parfois remise aux mains d'un ignorant, ou, qui pis est, d'un fanatique, son sourire s'effaça, il haussa invisiblement les épaules, et regarda le vieux chirurgien de l'air d'un homme qui se tient sur ses gardes.

—Par maladie habituelle, vous entendez sans doute une gastrite? demanda-t-il.

—Naturellement, répondit le chirurgien. Il n'y a pardieu pas à s'y tromper, voyez plutôt vous-même.

(*A continuer*)

AUX EDITEURS.

Messieurs,

Veuillez je vous prie insérer, dans votre prochain numéro, la réponse ci-dessous aux quelques lignes et à la lettre plus qu'insignifiante que M. Guillot y a fait publier.

Vous obligerez infiniment votre serviteur,
C. LABOURDETTE.

Sans parler de l'inqualifiable accent consenti sur moi par ce monsieur et sur lequel la justice connaîtra postérieurement, il me suffira de faire remarquer au public la non désignée de la lettre du Dr Laville. Par le temps qui court, les opinions changent vite. Qu'on en juge par les quelques lignes des missives suivantes:

"Paris, le 28 août 1854.

Monsieur C. Labourdette, pharmacien,—Mon cher collègue, je consens par vous dire que j'accepte de grand cœur la proposition que vous me faites; c'est-à-dire que votre maison soit dépositaire officiel à la Nouvelle-Orléans.

Une personne étrangère à la pharmacie, est un bien mauvais intéressé pour la vente de mon médicament.

Par conséquent M. Guillot ne devrait pas continuer, &c.

(Signé) BROU LAVEYSSIERE, Pharmacien.

"Il est bon de remarquer que M. Guillot est encore nominativement dépositaire de ce médicament, jusqu'à ce que de nouvelles instructions soient remises à monsieur les éditeurs des journaux d'ici, et cela sera bientôt."

"Paris, le 2 septembre 1854.

Mon cher ami,—Je m'occupe activement de vous faire avoir le dépôt ou du moins que vous soyez seul désigné à la Nouvelle-Orléans, car les annonces de médicaments qu'on y publie déjà. Je parle ... que vous avez ... Quelques spécialistes sont de mon avis et viennent beaucoup mieux avoir à faire à un collègue qu'à une personne chez qui les malades ne peuvent pas trouver tous les renseignements désirables, &c.

(Signé) THAURE."

Quant à l'accusation que M. Guillot porte contre moi en disant que je l'ai attiré dans ces écrits et ... la position commerciale, elle ne vaut pas la peine d'être discutée. Cette prétendue accusation retombe toujours sur lui qui veut me ... le Dr Laville. Que M. Guillot veuille bien la lire plus attentivement et il s'assura qu'il n'y est pas dit: que des spécialités distinguées "liqueur spéciale, puisqu'il ne s'agit que d'une médication" ... "sirop" du Dr Laville. On avouera que c'est là une accusation bien gratuite. La jalousie est une mauvaise conseillère.

Que le public juge.
C. LABOURDETTE.

BANQUE DES CITOYENS,
10 octobre 1854.
La direction ayant adopté une nouvelle forme de certificats pour les actions au comptant, les actionnaires sont priés de faire remise des anciens certificats pour être cancelés sur livraison des nouveaux.
Par ordre, EUG. ROUSSEAU, Caissier.
12 oct

LA MAISON J. F. LELIEVRE, LIBRAIRE, RUE ROYALE, No 210,
OFFRE à vendre en gros et en détail à un prix excessivement réduit 5000 ALMANACHS pour 1855, calculé spécialement pour la Louisiane.
14 oct—au 1er déc

$10 de récompense.
S'est absenté de chez M. Alf Murtablee, le 9 oct., le mulâtre PAUL, bien connu en ville, âgé de 27 ans, parlant anglais et français. Il a été vu plusieurs fois dans les cabarets de nègres aux environs des halles du 2nd district. La récompense ci-dessus sera donnée à quiconque le logera dans la prison du 2d district.
S'adresser au No 119, rue du Camp. 12 oct—4

SUCRE—150 barils sucre raffiné de New-York, et Philadelphie, à vendre par VOORHIES, GRIGGS & Co, 15, Tchoupitoulas. 13 oct

HUILE—6 pipes huile de baleine, à vendre par VOORHIES, GRIGGS & Co, 15, rue Tchoupitoulas. 13 oct

CHANDELLES 400 caisses de l'Etoile et ... de blanc de baleine de New Bedford, à vendre par VOORHIES, GRIGGS & Co, 15, rue Tchoupitoulas. 12 oct

HUILE DE GRAISSE—100 barils pour l'hiver, à vendre par VOORHIES, GRIGGS & Co, 15, rue Tchoupitoulas. 13 oct

GRAINES GRASSES.
2000 Graines ... en débarquement, à vendre par les soussignés. S. NAUTRE & Co, Nos 63 et 65 rue Condé. 12 oct

ON DEMANDE à louer ... Wm ARMSTRONG. 18 oct—31 ... Vieille Levée, entre St-Louis et Conti

A LOUER—Le bel appartement, au 1er étage, de la maison No ..., rue Royale ... J. GAUDUE.

PORTER—Double et fenêtre, qualité extra, en demi-bouteilles, reçu de Liverpool, à vendre par JUAN Y. DE EGANA, 47 rue Bienville. 12 oct

E'AILLE, de Honduras, à vendre par J. Y. DE EGANA, 47 rue Bienville.

Aux Pharmaciens.
VERMOUTH—... caisses Vermouth à vendre par ANT. GIRAUD, 44 Vieille Levée.

SENAT DE L'ETAT.
JULES LAVERGNE est candidat pour le Sénat de l'Etat, en remplacement de l'hon. J. A. Brand, démissionnaire. Sept

ATTENTION.
Habillements d'hiver, Chemises, Bottes, Souliers, Sacs de voyage, &c.
Blache & Lesement offriront en vente aujourd'hui, à 10 heures du matin, à leur magasin d'encan, rue de Chartres, No 77, un grand assortiment d'habillements d'hiver, chemises, chaussures, sacs de voyage, etc. Nous appelons l'attention des acheteurs à cette vente, qui aura lieu sans réserve. Conditions à la vente.

Est décédée hier matin, à 10 heures et demie, d'une fièvre pernicieuse, SUSANNE WILLIAMS, épouse du Rév. Dr. C. H. WILLIAMSON. Le convoi funèbre, auquel tous les amis de la famille sont priés de se joindre, se formera ce matin, à neuf heures, rue des Remparts, encoignure Est Bienville, dernière demeure de la défunte.
Elle se repose maintenant de ses travaux.

Décédée, mercredi 11 courant, AIMÉE COURNIER, à l'âge de 2 ans et 11 mois, fille de Robert Wade Ogden et de Marie-Antoinette Bienvenu.

LES MEDECINES GRAEFENBERG.

AVIS D'ENCAN.
BERNARD TURPIN, Encanteur, No 47, rue des Magasins. Jours de vente: MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS. Avances d'argent sur consignations.

AVIS.
J'AI l'honneur de prévenir Messieurs des Habitants que ... Nouvelle-Orléans, le 10 octobre 1854. FRANCISCO DANERI, Propriétaire du Restaurant des Habitans.

A LOUER.
Le MAGASIN en briques à quatre étages, rue de Chartres No 48. GRANT, LEWIS & Co, Rue du Canal No 78. 13 oct—3

A LOUER.
MAISON et bureau No 77, Passage de la Bourse, entre Bienville et Conti. S'adresser M. MUSSON, 3 rue Carondelet.

A VENDRE—Une bonne GROCERIE bien achalandée ... F. DUCROT, coin Bourgogne et Marigny. 13 oct—15

Brodequins Russet et Chapeaux laine. FROST & Co, rue des Magasins No 10.

CHAPEAUX laine et Brodequins russet, pour plantations. FROST & Co, rue des Magasins.

MARSEILLE—100 caisses de 12 bouteilles huile d'olives James Paguiol ... 13 oct. B. TALAMON, 181 rue Royale.

CHAMPAGNE—Reçu tout récemment par le navire Wurtemberg, du Havre ... B. TALAMON, 181 rue Royale.

DAMEJEANNES et bouteilles vides ... B. TALAMON, 181 rue Royale.

DIVERS ... B. TALAMON, 181 rue Royale.

En débarquement du navire Européen, capitaine Turner, venant de Marseille ... PAUL JUGE FILS & Co, 27, rue St-Louis. 13 oct

Saucissons de Lyon ... NUMA LACOSTE, 147, rue Royale.

FRUITS au jus ... NUMA LACOSTE, 147 rue Royale.

PERDU ...

DEMANDE.
ON demande des informations sur M. Ivan Greeff ... C. YALE Jr & Co, 37 Magasin ... rue Gravier.

VERMOUTH ... PAUL JUGE FILS & Co, 27, rue St-Louis. 9 oct

BUREAU DU CONTROLEUR.
Ville de la Nlle Orléans, 11 octobre 1854.
AVIS est donné aux détenteurs des bons de la Compagnie du grand chemin de fer de la Nlle Orléans, de Jackson et du Nord et de la Compagnie du grand chemin de fer de la Nlle Orléans, des Opelousas et de l'Ouest, que les coupons d'intérêts échéant le 1er novembre prochain (1854) seront payables à la banque de MM. Ward et Forrest, No 105 rue Pearl, dans la ville de New-York, où les détenteurs sont priés de présenter leurs coupons afin qu'ils soient payés. O. DE BUYS, contrôleur. 11 oct—au 1er nov.

Le navire Mulhouse, capitaine Mosby, venant du Havre, est en déchargement au Stop tier ... M. Y. BAXTER. 11 oct

Nouveau Magasin de détail de Marchandises Sèches.
T. & C. G. DURELL, No 80, rue Royale ... T. & C. G. DURELL, 80 rue Royale. 11 oct

HUILE D'OLIVE ... CHARLES CAVAROC, No 36 rue Bienville.

VINS BLANCS—50 barriques ... THOMAS PINET & Co, 33, rue de la Vieille Levée. 11 oct

EN magasin, à vendre par les soussignés: ... S. DE VISSER & Co, No 74, rue des Magasins. 11 oct

Cigares de la Havane ... S. DE VISSER & Co, 74, rue des Magasins.

EN débarquement du navire Européen, venant de Marseille ... LANATA GANDOLFO & Co. 11 oct

CIGARES DE LA HAVANE ... J. M. CABALLERO, 36, Vieille-Levée, Entre Bienville et Douane. 11 oct

SALSEPAREILLE ... J. M. CABALLERO, 36, Vieille-Levée. 11 oct

PHARMACIE A VENDRE.
UNE pharmacie bien située et achalandée ... ANT. ACHWAL, Pharmacien, 63, rue Condé. 11 oct

EN débarquement du navire Européen, venant de Marseille ... HENRY VALETON, 93, rue St-Louis.

A VENDRE à livrer par le navire Fidemia, de Bordeaux ... J. LANATA, 11, rue Jefferson, 12 rue Toulouse.

PIPER HEIDSIECK ... J. B. PREAU & Co, 21 et 23, rue Gravier.

ABSINTHE SUISSE ... J. B. PREAU & Co, 21 et 23, rue Gravier.

BEURRE de Goshen ... JOS. H. MARKS & Co, 74 et 76, rue des Magasins.

FROMAGE ... JOS. H. MARKS & Co.

THÉ ... JOS. H. MARKS & Co, 76 rue des Magasins.

BISCUITS ... JOS. H. MARKS & Co.

CAFÉ JAVA ... JOS. H. MARKS & Co.

DATTES fraîches de Smyrne ... JOS. H. MARKS & Co.

SAVON No 1 de Liverpool ... JOS. H. MARKS & Co, 76 rue des Magasins.

INSTITUT ST CHARLES,
Sous la direction de Mme C. Macé, A Grosseville, près de Carrollton.
CETTE institution pour les jeunes demoiselles fera sa réouverture ... 10 oct—15

AVIS AUX COIFFEURS ET BARBIERS.
LE soussigné offre à vendre son établissement ... HENRI DUDOUSSAT. 10 oct—3f

AVIS IMPORTANT.
... EDOUARD GUILLOT, seul dépositaire, 10 oct rue Royale.

EN magasin et à vendre par le soussigné ... PAUL LACROIX, 13 rue Toulouse. 29 juil

BEURRE DE GOSHEN ... BRUGUIERE & Co, 10 rue Bienville.

VANILLE ... BRUGUIERE & Co, 16 rue Bienville.

CIGARES ... BRUGUIERE & Co, 16, rue Bienville.

TABAC ... BRUGUIERE & Co, 16, rue Bienville.

GUANO.
Réduction considérable dans les prix. ... CASTILLO & MARIAPE.

GUANO DU PEROU ... F. A. GONZALES, No 11, Front Levée, près Bienville.

AVOINE ... F. A. GONZALES, No 11, Front Levée.

BOIS DE LA CAROLINE ... F. A. GONZALES, No 11, Front Levée, près Bienville. 21 mai

SARDINES ...

AUX HABITANTS SUCRIERS.
Fabrication du sucre.
NOUVEL AGENT ET PROCÉDÉ NOUVEAU.
TOUS ceux qui ont quelque expérience, comme sucriers, savent que le Bisulfite de chaux employé d'après le procédé Melsens, ne peut que nuire à la fabrication du sucre ...
Vos obéissants serviteurs, (Signé) J. L. & W. P. RIDDELL.
Certificat de M. C. P. Mélançon.
... C. P. MELANÇON.
... O. ROBIN. 2 oct—15

ON demande une place, dans un magasin ou une maison de commission, pour un jeune homme de 15 ans ... 9 oct—2

QUINCAILLERIE AU PRIX COUTANT.
LE soussigné voulant clore son magasin rue Condé No 21, près la place Jackson ... W. ARMSTRONG.

Desnainville et Cie.
OUVERTURE D'UN NOUVEAU MAGASIN, No 6, RUE DE CHARTRES.
... MARCHANDISES SÈCHES FRANÇAISES DE FONDS ET DE FANTAISIE ... DESNAINVILLE et Cie.

Habillements confectionnés.
GODCHAUX Frères, 107 et 109 Vieille Levée.
ATTENDU par les navires Mulhouse et Ashland, du Havre, un supplément de 200 douzaines chemises ... 7 oct

AVIS AUX MARCHANDS.
LES soussignés GODCHAUX Frères, 107 et 109, rue Vieille-Levée ... GODCHAUX FRÈRES, 107 et 109, rue Vieille-Levée. 7 oct

GANTS POUR HOMMES
En Castor, Daim, Castor et de Suède ... G. LAVIE, 5, rue St Charles. 7 oct

CORS AUX PIEDS.
GUÉRISON radicale ... COLCORANE. Dépôt unique aux Etats-Unis chez G. LAVIE, 5, rue St Charles.

UN SUCRIER récemment arrivé ...

Gants Jouvin! Gants Jouvin!!
REÇU par LION & PINSARD, 66 et 68, rue Royale ... 200 douzaines gants Jouvin, garantie véritables.

A VENDRE.
LE griffe WILLIAM, âgé de 31 ans ... EUGENE TOURNE, encanteur.

A LOUER.
LE rez-de-chaussée du magasin No 4 Front Levée ... HALL & RODD, 4 Front Levée. 5 oct

MOUSSE ... A. LAFOREST, Rue Bienville No 29.

ON demande quatre NEGRES ... HALL & RODD, 4, Front Levée.

COUVERTURES DE LAINE ... H. DE GOER & RIFFLARD, 22, rue de la Douane.

Aux couturiers de coton.
... OLIAN A. POLLARD & Co, 78, rue du Canal, près Chartres. 8 oct

DREZ, MANUFACTURE DE CHAPEAUX.
LE soussigné vient de recevoir de Paris ... DREZ, 57, Vieille Levée. 10 mai

London Porter and Ale.
... A. ... FAURES & NORMAN, 32 et 33 rue Royale. 22 août

GALERIE DAGUERREOTYPE ...

AVIS AUX CONTRIBUABLES.
Bureau du Recorder du 2d District.
Nouvelle-Orléans, le 2 octobre 1854.
AVIS est donné que les ROLES D'ASSESSEMENT du Second District sont maintenant prêts à être examinés et corrigés à l'Hôtel de Ville du Second District, et que les dits Rôles resteront ouverts pendant trente jours à compter de cette date, conformément à la loi, de dix heures à deux heures de l'après midi. CLEMENT RAMOS, Recorder. 4 oct—30f

AVIS AUX CONTRIBUABLES.
Nouvelle-Orléans, 2 octobre 1854.
AVIS est donné que le tableau d'assessement du Premier District peut maintenant être examiné et rectifié, au City Hall, en face du bureau du trésorier, et restera ouvert pendant trente jours à partir de cette date, conformément à la loi, de 10 heures du matin à trois heures de l'après midi. H. H. SUMMERS, Recorder. 2 oct—1m

Ecoles Publiques—4me District.
LA direction procédera, lundi prochain, 16 octobre, à l'élection de deux professeurs pour les départements anglais et français de l'Ecole du ... K. STALE, secrétaire. 30 sept—14

Avis.
LES créanciers de la succession de feu BERTRAND COMBE sont invités à présenter leurs réclamations en bonne forme au No ..., rue Conti. 30 sept—10

AU NOUVEAU MAGASIN DE CHAPELLERIE, 33, Rue de Chartres.
GRAND DEBALLAGE DE CHAPEAUX NOUVEAUX.
Le soussigné a l'honneur d'annoncer à sa nombreuse clientèle de la ville et de la campagne qu'il vient de faire l'ouverture de son nouveau magasin, à l'encoignure des rues de Chartres et Douane ... J. J. ALBERT, 33, rue de Chartres.

AVIS AUX MARCHANDS.
AUGUSTE GIRARD & Co. No 8, rue Bienville, au premier.
ONT reçu par le Wurtemberg du Havre, un bel et grand assortiment en broderies et autres articles tels que: Bandes, Guipures, Jupons-Guipure, Cols de Bandes Jaconat brodées nouveau genre, Jupons brodés, Cols de, Entre-deux, rubans de tous les Nos., Fleurs artificielles, Mouchoirs batiste brodés, et devants de chemises ... 21 sept—6m

LOUIS DUCOURNAU,
Reçoit en ce moment du Nord
LES articles ci-après, qu'il offre à vendre à des prix au-dessous du cours et à des conditions libérales ... LS DUCOURNAU, 25, rue de Chartres, entre Douane et Canal. 2 oct

LA MAISON J. F. LELIEVRE, LIBRAIRE, Rue Royale, No 210.
ANNONCE respectueusement aux Dames de la Nouvelle-Orléans, qu'elle vient de recevoir de France ...

NOUS appelons l'attention particulière des acheteurs sur un envoi de: ... A. STURZENEGGER & ETERROD, No 67, rue de Chartres, entre Bienville et Douane.

EN débarquement du navire Deux Sœurs, de Bordeaux ... CAVELIER & MAXENT, 169 rue Royale.

EN débarquement du navire Mary Merrill, de Bordeaux ... CAVELIER & MAXENT, 169, rue Royale.

Marchandises nouvelles.
NOUS avons l'honneur d'annoncer à notre clientèle ... RILLEUX & REGGIO, 238 rue Bourbon. 7 oct

Bottes et Souliers.
Le soussigné reçoit en ce moment un complet assortiment des bottes et souliers ... G. W. DUNBAR, No 5, rue des Magasins.

Brodequins Russet. Bottes pour plantations.
... G. W. DUNBAR, Rue des Magasins No 5. 3 oct

Chapeaux. Chapeaux.
Je reçois en ce moment un assortiment complet de Chapeaux du dernier genre ... G. W. DUNBAR, Rue des Magasins No 5. 3 oct

Avis de Société.
NOUS avons associé, ce jour, à nos affaires, M. EMILE DUPLANTIER, de cette ville ... ROMAN & KERRION. N. O. 1er octobre 1854.

CONSULAT DE BELGIQUE.
LOUIS DOMMEUX né Thines, province de Liège, Belgique, et Gaspar Batryn, d'Anvers ... H. MEUGENS, Consul de Belgique, No 31 rue Commune. 2 oct—10

Demande de Domestique.
UNE domestique blanche ou de couleur trouvera de l'emploi ... au No 86, rue Chartres.

J. D. HENRIQUEZ, VETEMENS DE MODE, ET LINGERIE POUR HOMMES, Malles, Valises, Sacs de voyage, &c. No. 14, rue St Charles, Trois portes au-dessous de l'Hôtel Verandah. 20 sept—3m

JOHN M. BURK, relieur, No 51, Passage de la Bourse.
Il exécute tout ce qui tient à la TYPOGRAPHIE, à la RELIURE, dans le plus bref délai. 16 sep—6m

Changement de domicile.
P. ALEXANDRE LAMAUZE a transféré son magasin du No 76, rue Vieille-Levée, entre Toulouse et St Louis. 14 sept—3m

Magasin à louer.
A louer pour le 1er octobre prochain, le magasin No 14 rue de la Douane et face à la rue Crossman ... 16 août—45

A LOUER.
Le magasin en briques à trois étages, situé dans la rue de la Vieille-Levée, No 33 ... H. DE GOER & RIFFLARD, rue de la Douane No 22. 8 sep—15

SUCRE, CIGARES, &c. &c.
100 caisses sucre blanc, jaune et brut de la Havane ... S. DE VISSER & Co, 74, Vieille Levée.

AGENCE DE VINS INDIGENES, DE LONGWORTH & ZIMMERMAN, No 15, rue Tchoupitoulas, Nouvelle-Orléans.
CATAWBA ... VOORHIES, GRIGGS & Co., Agents. 22 Sep

Les meilleures chaudières à sucre de Tennessee.
"Old Smoker Iron Works" ... E. P. LA VILLEBEUVRE, 63, rue St-Charles.

Belle occasion pour les propriétaires d'esclaves.
ON désire acheter pour la ville ainsi que pour la campagne, vingt-cinq jeunes esclaves des deux sexes ... J. E. DESSET, Courtier. 9 oct

BI-SULFITE DE CHAUX.
NOUS avons fixé le prix du bi-sulfite de chaux, préparé par J. B. AVEQUIN ... EDWD. ...

Avis aux planteurs et aux négocians.
LE soussigné a l'honneur d'annoncer ... Propriétaire du New Orleans Southern Chemical Works. Bureau au coin des rues Natchez et Tchoupitoulas. 2 juillet—1m

CHEMIN DE FER DE LA Nlle ORLEANS A Thibodeauxville.
MAINTENANT que le susdit chemin est terminé ... U. LABOUISSE, Maison Rouge sur la Levée. 5 oct—1m

A VENDRE.
Une BELLE PHARMACIE, parfaitement située, dans un quartier central et populeux du Deuxième District ... au bureau de l'Abeille.

GRAINES DE JARDINAGE.
Nouvelle récolte de 1854.
Reçu du Nord ... de GRAINES POTAGÈRES ET DE FLEURS ... B. DOLIER, rue Conti. 29 sep—1m

INSTITUTION DE C. BOYER.
Rue Conti No 148.
RENTRÉE des classes, lundi 4 septembre.

AVIS.
R. B. SYKES, encanteur, a transporté ... l'Arcade de Banks.

MM. L. E. DELRIEU & J. ELLIOTT
ANNONCENT à leurs amis et connaissances ... L. E. DELRIEU & J. ELLIOTT. 3 oct—6m

A LOUER
DES VOITURES à deux chevaux ... VAN ROOTEN. 7 oct—15f

TOILES—Toiles d'Irlande ... O. B. GRAHAM.

Barèges d'Ecosse.
5 BALLES barèges de 42 pouces ... O. B. GRAHAM. 9 oct—12f

Contrepointes et couvertures
15 CAISSES ... O. B. GRAHAM. 9 oct—12f

DEPLACEMENT DE BUREAU.
MM. J. B. Dorrey et E. P. Barbe ...

Changement de domicile.
E. DECHAMPS, a transféré son magasin du No 67 rue Condé, au No 21, rue St-Louis, entre Chartres et Vieille Levée ...

ON demande une jeune dame, Française ...

UN OUVRIER FERBLANTIER parlant français et anglais ...

MAGASIN DE TAPIS, 33, RUE DE CHARTRES.
NOUS avons reçu par les derniers arrivages ... A. BROUSSEAU & Co. 16 sept—6m

Deux magasins d'encoignure, en face du marché Poydras.
A LOUER—Les deux magasins ... SAMUEL J. PETERS Jr. 3 oct—1m

A LOUER.
L'ETABLISSEMENT connu sous le nom de Café ... J. GARNIER.

Changement de domicile.
BERNARD TURPIN, encanteur, rue de la Vieille Levée ... a transporté son magasin et ses bureaux rue des Magasins No 47.

PAPIERS PEINTS FRANÇAIS.
INDÉPENDAMMENT de son stock permanent ... LA MAISON Vve HEBERT & Co. 149, rue de Chartres ... Vve HEBERT & Cie, 149 rue de Chartres. 19 sep—1m

PAPIERS PEINTS.
DELCROIX, 108, Rue de Chartres, 108.
CETTE maison, qui s'est acquis une juste réputation pour le goût et la richesse de ses PAPIERS PEINTS ... DELCROIX, 108, rue de Chartres.

CETTE médication n'a pas seulement pour but d'enrayer les accès ... A la Nouvelle-Orléans chez C. LABOURDETTE, pharmacien, encoignure St Philippe et Remparts ... 9 oct—3m

Une personne qui prétend avoir exclusivement la vente de ces précieux médicaments, pour imposer au public le goût ... 11oct

CHAMPAGNE
De la cuvée Clicquot ... Fro. DUFOURNIER & Co, 49, Vieille Levée.